Thierry Ozwald, *Mérimée et la Russie*

Michel Arrous

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/studifrancesi/1402>

DOI : 10.4000/studifrancesi.1402

ISSN : 2421-5856

Éditeur

Rosenberg & Sellier

Édition imprimée

Date de publication : 1 décembre 2015

Pagination : 613-614

ISSN : 0039-2944

Référence électronique

Michel Arrous, « Thierry Ozwald, *Mérimée et la Russie* », *Studi Francesi* [En ligne], 177 (LIX | III) | 2015, mis en ligne le 01 décembre 2015, consulté le 11 janvier 2021. URL : <http://journals.openedition.org/studifrancesi/1402> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/studifrancesi.1402>

Ce document a été généré automatiquement le 11 janvier 2021.

Studi Francesi è distribuita con Licenza Creative Commons Attribuzione - Non commerciale - Non opere derivate 4.0 Internazionale.

Thierry Ozwald, *Mérimée et la Russie*

Michel Arrous

RÉFÉRENCE

THIERRY OZWALD, *Mérimée et la Russie*, Paris, Eurédit, 2014, pp. 349.

- 1 C'est à une réévaluation des rapports de Mérimée avec le monde russe qu'est consacré cet essai. Tout en tirant parti des travaux antérieurs (voir la riche bibliographie, pp. 311-327), Thierry Ozwald approfondit et renouvelle en bien des points l'interprétation de l'anthropologie pessimiste qui caractérise l'œuvre fictionnelle et l'œuvre savante de Mérimée. L'intérêt de l'analyse tient d'abord à la méthode choisie qui met en évidence la singularité de l'entreprise de Mérimée, historien et slavisant, à une époque où la Russie est idéalisée ou diabolisée, où une grande partie de l'opinion française est russophobe. Dès les années 1850, Mérimée a conscience de l'antagonisme russo-européen qui ne peut aller que s'exaspérant dans l'Europe des nationalités. En tenant compte de l'histoire et de la religion russes, ce en quoi il se distingue du reportage polémique de Custine, aussi bien que des débats autour de la question du panslavisme, Mérimée élabore une anthropologie historique de la violence dans la Russie et le monde slave des XVI^e et XVII^e siècles, aux prises avec la barbarie et la civilisation. Déjà présente dans l'œuvre littéraire – en Corse, Mérimée cherchait «la pure nature de l'HOMME» –, et dans l'*Histoire de Don Pèdre I^{er}*, cette anthropologie se développe dans les études consacrées à l'histoire de la formation de la Russie, dans le but de «débusquer» et décrire ce que Th. Ozwald nomme, en s'inspirant des analyses de René Girard, la «complexion mimétique». Si l'analyse de quelques-uns des grands moments de cette histoire met en évidence la violence et le carnage dans la révolte des opprimés, laquelle apparaît comme un chaos, on peut s'interroger sur la validité d'une approche qui tend à transformer la relation à autrui établie par le sujet romantique en une instrumentalisation aboutissant à une perte d'identité. La «conception aberrante de l'Autre», ou la «vision irréductiblement spéculaire de l'Autre» (p. 15), qui caractériserait le «moi» romantique, arbitrairement confondu avec le «moi impérieux» de l'Européen (E.W. Said), est fort discutable car on peut tout aussi bien affirmer qu'il

est arrivé aux romantiques de rencontrer et d'exalter l'Autre; de même pour la mention d'un «romantisme bien-pensant» qui aurait mérité quelques éclaircissements; mais il n'y a pas lieu de ferrailer. En revanche, tout en rappelant qu'il y a eu de «bons Européens», on ne peut qu'approuver Th. Ozwald quand il écrit que Mérimée révèle ce que cache le «tropisme exotique» d'une Europe occidentale incapable de «penser le monde en dehors d'elle-même». Pour Mérimée, et Michel Crouzet l'a clairement montré, dans la recherche de la vérité le rapport avec l'histoire se confond avec le rapport au savoir et à l'altérité.

- 2 Avant d'examiner l'étude de l'histoire de la construction de la Russie, et de s'enfoncer en pleine «cosaquerie», Th. Ozwald rappelle, dans la première partie – «À la rencontre du monde russe» (pp. 19-77) – que Mérimée, avant même d'être «fêré de culture russe», a d'abord été un observateur attentif et inquiet de l'expansion russe sous Nicolas I^{er}, particulièrement à partir de la guerre de Crimée, inquiétude qui ira grandissant devant la politique expansionniste d'Alexandre II. Sont alors rappelés ses contacts avec des Russes mondains – à l'époque de *La Guzla* –, par exemple chez la bonne Mme Ancelot (confondue avec la Mme Azur de Stendhal), ou littérateurs, avec Mme de Lagrené et, plus tard, avec la comtesse Przewdzicka, sa découverte de Pouchkine, «son *alter ego* russe» dont il ne cessera de promouvoir l'œuvre (bien qu'il n'ait pas été d'accord avec son interprétation de la figure de l'imposteur et qu'il ait souligné son insuffisance critique), sa circonspection à l'égard de celle de Gogol, et bien sûr la rencontre en 1857 avec Tourguéniev qui inaugure un long commerce littéraire.
- 3 On en vient au vif du sujet avec la deuxième partie: «Malaise dans la civilisation européenne: le "syndrome métaphysique"» (pp. 80-135). Th. Ozwald voit dans *La Guzla* non seulement une matrice de l'œuvre à venir, mais aussi les premiers linéaments du dialogue avec la Russie ou du moins avec l'orientalité de la Russie. À n'en pas douter, la «farce illyrique», qui met en scène une violence invraisemblable souvent ignorée, est d'abord par ses outrances une «critique acerbe des postures romantiques», surtout de la tendance à l'affabulation chez les premiers découvreurs des Slaves du Sud, les très fameux Morlaques et leur non moins fameuse sauvagerie sans laquelle le credo romantique de l'exotisme serait bien morne. Par-delà la satire, ce qui importe et que Th. Ozwald, qui a retenu la leçon d'Edward Said, considère comme la ligne de force que suit Mérimée, c'est que «l'exotisme orientalisant masque en vérité l'incapacité notoire à penser l'autre, à le considérer dans son altérité» (p. 94). D'où la tendance à attribuer ou à projeter sur autrui sa propre violence. Trois textes essentiels illustrent cet ailleurs inquiétant qu'est l'Orient extrême, préfiguré par la Russie, et qui va hanter véritablement Mérimée: la *Vision de Charles XI*, où la Russie est présente comme «puissance originelle hostile et massive», *L'Enlèvement de la redoute*, où la terreur russe et le déchaînement de la violence l'emportent comme le cauchemar sur la raison, enfin *Lokis*, dans une Lithuanie russifiée qui renvoie à une «réalité indicible». À la différence des tenants de la vision ethnocentrée de la Russie, espèce de caricature de l'Autre, Mérimée, sans doute grâce au voisinage de Tourguéniev, va «dépasser l'orientalisme colorisé à la russe». Sont alors repérés des analogies ou de parallélismes entre les deux œuvres, par exemple à propos des effets nocifs du mimétisme, caractéristique du modernisme bourgeois. Aussi relève-t-on dans les récits exotiques de Mérimée, «une série de poncifs que le narrateur s'emploie à faire s'agiter grotesquement» (p. 117); de même, dans ses préfaces à *Pères et fils* et à *Fumée*, romans des années 1860 où Tourguéniev analyse le malaise russe, il déplore la propension de la Russie, en quête de

son identité, à emprunter sans discernement à l'Occident. Tout aussi importantes, les pages consacrées à l'accord des deux écrivains sur la question du servage: le compte rendu que Mérimée donna en 1854 des *Mémoires d'un chasseur* est un texte «capital» par lequel il s'engage «en véritable militant».

- 4 Intitulée «L'Anthropologie historique de Mérimée», la troisième partie est la plus ample (pp. 137-250). Hostile à toute forme de violence, particulièrement à la violence révolutionnaire, même si par ailleurs il a de la sympathie pour le révolté, Mérimée s'attache à montrer que le monde slave, parcouru par une violence pareille à une déferlante, livré à l'instinct de destruction, est aussi le théâtre d'un processus civilisationnel, c'est-à-dire d'un effort contre la violence mimétique dans l'alternance dominants-dominés. La «passion» russe de Mérimée, on la découvre dans la trilogie que composent *l'Épisode de l'histoire de Russie: les faux Démétrius* (1853), *l'Histoire du règne de Pierre le Grand* (1864-1865 et 1867-1868) et *Bogdan Chmielnicki* (1862-1863). La méthode de Mérimée dans son enquête irait «à rebours de l'historiographie contemporaine», dans la mesure où il s'opposerait «de toutes ses forces» à l'idéologie des historiens libéraux et positivistes. Certes, Mérimée n'est pas «fataliste» comme Thiers et Mignet, ce qui ne l'empêche pas d'admirer l'œuvre du premier, mais dans son mode de connaissance et son rapport au passé, pour ce qui est de l'exactitude critique de la représentation et de la conduite de la narration, il nous paraît proche d'Augustin Thierry. Dans *Les Faux Démétrius* on aurait affaire à un anti-Michelet dans la mesure où Mérimée s'efforce de ne pas intégrer les faits dans un système pré-établi, un peu à la manière de Fustel de Coulanges. C'est dans l'introduction à *Stenka Razine (Les Cosaques d'autrefois, 1865)* que sont exposés ses principes d'historien: le texte d'abord, puis les éléments légendaires (chansons populaires, traditions locales), soumis à un examen qui préfigure la mythocritique (un bel exemple est donné avec la déconstruction de la légende de Mazepa). Soucieux d'objectivité, Mérimée se garde des excès propres à la déification aussi bien qu'à la diabolisation. De sa peinture du Temps des troubles, qui est au fond une tentative méthodique pour comprendre la lente et difficile constitution d'une identité nationale, ressort une philosophie de l'histoire beaucoup plus proche que ne le pense Th. Ozwald de la pensée romantique, notamment du pseudo-hégélianisme de Cousin, avec l'accent mis sur l'individu exceptionnel, particulièrement le libérateur ou le justicier. Th. Ozwald a néanmoins raison de rappeler que l'analyse mériméenne de l'histoire des imposteurs repose sur deux principes: l'affaiblissement du sentiment national, d'une part; d'autre part, la loi du plus fort et de l'idolâtrie politique qui instaure le règne de la violence et de l'imposture selon des scénarios immuables. Le récit n'est plus alors qu'un enchaînement d'épisodes violents dans lequel Th. Ozwald reconnaît un «processus sacrificiel» qui s'apparente à la «logique du bouc émissaire» de R. Girard (aussi bien, semble-t-il, qu'à la pensée de Maistre), logique déjà interrogée dans la *Chronique du règne de Charles IX* où l'on voit à l'œuvre la destruction de l'Autre (chap. 17-22), «cet Autre abhorré [...] né de soi-même» (p. 190). Cette réflexion sur la violence se double de considérations sur l'art de la guerre, et Th. Ozwald d'évoquer un Mérimée polémologue et antirousseauiste qui juge que la guerre a été l'état naturel de l'homme à ses origines, et qu'il se perpétue dans la Russie de la fin du XVI^e et du début du XVII^e siècle, comme le montrent les rapports de force avec la Pologne, la Turquie, les Tartares, la Suède, les Cosaques... Le lecteur découvre Mérimée en polémologue averti dont les réflexions sur la «science du mal» préfigureraient les thèses de G. Bouthoul, par exemple dans *Boris Chmielnicki* où sont analysés les stratégies, les modalités de l'engagement, l'état d'esprit des troupes. Avec *l'Histoire du règne de Pierre le Grand*

continue le questionnement sur la violence, dans la filiation directe de Voltaire dont Mérimée s'inspire (pp. 207-209, 217-221). Il lit l'historien russe Oustrialov dans le texte (avec l'aide de Tourguéniev), qui lui apporte les matériaux nécessaires à l'analyse des faits – «Car sans un Oustrialov, pas de Mérimée possible; et sans un Mérimée, Oustrialov reste lettre morte, et la matière historique une vaine trouvaille, une chose inerte» (p. 206) –, ce qui lui permet donc de les démythifier en examinant leur véracité. Il en va de même pour l'essai historique sur ces «adorateurs de la violence» que furent à ses yeux les deux chefs de guerre cosaques, Bogdan Chmielnicki et Stenka Razine, essai qui n'est pas, contrairement à ce qu'on a pu dire, une simple traduction ou une adaptation de l'ouvrage de Kostomarov. La critique de Mérimée met à mal la complaisante imagerie romantique du Cosaque (Hugo, Byron, Liszt); sur ce point, Th. Ozwald réfute l'analyse qu'on a pu donner des «héros russes» de Mérimée, hésitant entre «la transgression sauvage et l'embourgeoisement frénétique», analyse «trop tributaire de la mythomanie romantique» (p. 234). Il n'y a pas chez Mérimée de fascination pour la violence qu'il condamne sans appel; «bien au contraire, c'est le combat immémorial de l'humanité pour sa libération (libération qui délivre de la violence), qui l'intéresse au premier chef». Dans *Les Cosaques d'autrefois*, le scénario vertigineux de la guerre perpétuelle («achever la guerre tout en la continuant») est décrypté dans toutes ses phases.

- 5 Alors que Michel Cadot, tout en concédant à Mérimée un talent d'habile vulgarisateur, avait relevé les faiblesses et les lacunes de son entreprise, lui reprochant, après Mongault, de ne pas «se soucier de la signification profonde de l'épisode qu'il retrace», et même d'avoir une conception de l'histoire «ornementale et romanesque» (*La Russie dans la vie intellectuelle française 1839-1856*, rééd. Eurédit, 2014, pp. 387, 389-390), Jean-Louis Backès, dans l'édition critique des *Faux Démétrius* (Champion, 2012), soulignait ses qualités d'historien; pour sa part, Thierry Ozwald démontre que Mérimée, en jetant les fondements d'une anthropologie de la violence, a tenté d'expliquer les faits et a été capable de faire revivre le passé russe dans toute son originalité. C'est d'ailleurs à propos des *Faux Démétrius* que Mérimée dira «avoir fait [s]on possible pour démêler la vérité et substituer à des hypothèses plus ou moins invraisemblables une explication plausible».